

1

Une morale de la faim

Le temps était assez beau ce lundi matin 4 décembre 1950, date d'attribution du prix Goncourt. En attendant de monter l'escalier du restaurant Drouant, des journalistes commentaient place Gaillon les derniers pronostics. On annonçait que le Goncourt irait à Bernard Pingaud pour *L'Amour triste* ou peut-être à Georges Arnaud, l'auteur du *Salair de la peur*.

Philippe Hériat, appuyé sur une canne, a été le premier des jurés à franchir la porte à tambour de chez Drouant. Pierre Mac Orlan est arrivé ensuite, petit et râblé, avec sa tête de bouledogue ou, si l'on veut lui faire plaisir, de capitaine de la marine marchande anglaise. C'est le nouvel élu de l'Académie Goncourt où il succède à Lucien Descaves. Choisi à l'unanimité le 30 janvier précédent, ce gros mangeur a hérité du dixième couvert. Si Lucien Descaves était toujours coiffé d'un béret basque « qui lui mettait la cervelle à l'abri », Pierre Mac Orlan a adopté le béret à pompon qui renforce son allure trapue, robuste, vivace. Mais ce jour-là, il s'est présenté nu-tête comme s'il rentrait dans le rang depuis son élection.

Immobilisée par l'arthrite dans son appartement du Palais-Royal, Colette a voté par correspondance. Alexandre Arnoux, qui est d'un naturel rêveur, a failli passer devant le restaurant sans y entrer. Avec la disparition de Léo Larguier fin octobre, l'Académie ne compte que huit membres autour de la table. Vers une heure moins cinq, Mac Orlan, en costume sombre, annoncé par les éclairs des flashes des photographes, est sorti

de la salle à manger une feuille de papier à la main. Pas très à l'aise, il annonce à la surprise générale que le prix a été décerné à Paul Colin pour *Les Jeux sauvages* au cinquième tour, par cinq voix contre deux à Bernard Pingaud, une à André Dhôtel et une à Michel Zérafra. Un représentant anonyme de Gallimard, la maison d'édition du lauréat, distribue des prospectus qui racontent brièvement le roman primé et la vie de son auteur. À en juger par la façon dont le monsieur est assailli, ce prospectus doit être d'une rare utilité pour beaucoup de gens.

Au milieu du tohu-bohu qui l'effraie, Pierre Mac Orlan bat en retraite vers la salle à manger. En montrant du doigt les photographes qui le talonnent, il lance à Armand Salacrou : « Toi qui as une énergie au-dessus de la moyenne, fous-les dehors ! » S'asseyant à côté de son vieil ami Francis Carco, dans une atmosphère plus calme, l'auteur de *La Bandera* va manger de bon appétit le repas traditionnel qui à lui seul vaut le dérangement. Au menu : huîtres de Marennes, pilaw de crustacés à la Valenciennes, dinde rôtie à la broche pommes en liard, fromages, savarin aux fruits, café. Le tout arrosé de pouilly-fuissé Le Clos 1948, d'un château Malartic La Gravière 1945, de champagne blanc de blanc et de liqueurs. Les cigares ne sont pas omis mais Pierre Mac Orlan a déjà bourré sa pipe. Boire, manger, parler et fumer paisiblement après le tumulte, l'on se sent beaucoup mieux, un charme vous pénètre. C'est un programme que le dernier arrivant au sein de la société littéraire où la convivialité fait loi apprécie sans restriction.

Au cours de cette 321^e réunion de l'Académie Goncourt, Pierre Mac Orlan et Francis Carco, liés par un passé montmartrois qui leur colle à la peau, avaient le même candidat : André Dhôtel, dont le roman *L'Homme de la scierie* est l'un des meilleurs de la rentrée. Ce récit de plus de quatre cents grandes pages se terminait ainsi : « Vers le soir on chantait ensemble dans la cabine, ou sur le pont de préférence. La chanson avait une grande ressemblance avec le vent et le bruit de la mer. Le vieux prétendait cela, et c'était la vérité. » De quoi émerveiller Mac Orlan et Carco pour qui la chan-

son * est l'une des voix naturelles de leur âme créatrice. C'est grâce au vote de l'auteur de *Jésus la Caille* que Dhôtel apparaîtra au cinquième tour. En revanche, Pierre Mac Orlan, qui habite Saint-Cyr-sur-Morin, village proche de Coulommiers où André Dhôtel est professeur de philosophie au collège, finira par rallier les supporters de Paul Colin, c'est-à-dire Alexandre Arnoux, Gérard Bauër, Armand Salacrou, Philippe Hériat. Colette et André Billy ayant bloqué leurs votes sur Bernard Pingaud et Roland Dorgelès soutenant jusqu'au bout Michel Zérafra. Âgé de trente ans, le lauréat, couronné dès son premier roman, a son portrait à la une des journaux du soir. Son sourire est détendu et radieux. Il y a aussi la photo de Clement Attlee devenu Premier ministre après la victoire travailliste de 1945. Mais le sourire de l'homme politique britannique est tendu et triste. Les conservateurs sont sur le point de reprendre le pouvoir.

Pierre Mac Orlan vient de rendre un grand service à la maison de la rue Sébastien-Bottin en décidant in extremis d'apporter sa voix à Paul Colin. Ses œuvres principales paraissent à la NRF et il entretient avec Gaston Gallimard d'amicales relations depuis de nombreuses années. Ce dernier lui avait aussitôt écrit après son élection qui correspondait à un bâton de maréchal pour le romancier vieillissant**¹ :

Cher ami,

Je suis vraiment heureux que vos amis vous aient enfin décidé — voilà plusieurs années que je vous disais qu'il était important que vous acceptiez d'être de ce jury. Vous seul pouvez lutter contre cette littérature réaliste et bourgeoise qui est périmée aujourd'hui.

Mais il faut songer à vous aussi. Lors de notre dernier entretien, vous m'avez confirmé votre désir de rassembler à la NRF

* Les chansons de Pierre Mac Orlan ont été réunies dans deux volumes parus chez Gallimard : *Chansons pour accordéon* (1953) et *Mémoires en chansons* (1962). Les plus célèbres, « La Chanson de Margaret » et « La Fille de Londres » qui est dédiée à Paul Gilson, ont été créées par Germaine Montero sur des musiques de l'accordéoniste V. Marceau (voir annexe 2, page 265).

** Les notes sont en fin de volume, p. 275.

Mac Orlan

toutes vos œuvres. Ce moment est venu d'organiser le programme d'édition. Avez-vous une liste toute faite de tous vos livres (en dehors de ceux de la NRF) avec l'état des stocks et les engagements les concernant, avec d'autres éditeurs ? Sinon voulez-vous que je fasse ce travail ?

D'autre part, au téléphone vous m'avez parlé de vos « chansons » pour la radio. Ne pourrait-on les publier en plaquette ?

Enfin Hirsch² m'a dit que vous nous remettiez cette année le manuscrit d'un roman inédit. En avez-vous le titre ? J'aimerais l'annoncer.

N'oubliez pas de me faire savoir quel jeudi de février je dois réserver pour une réunion à la NRF en votre honneur. Vous me direz ceux de vos amis que je dois inviter.

Bien affectueusement.

Quelques mois auparavant Gaston Gallimard, dont l'ambition était de voir se confondre l'histoire de la littérature avec celle de sa maison d'édition³, avait commencé à se concilier les bonnes grâces de Mac Orlan, juré Goncourt en puissance, qui l'avait sollicité pour une réédition d'un de ses livres⁴ :

Mon cher Pierre,

Naturellement nous allons réimprimer, et tout de suite, *Le Bal du pont du Nord*. Ne vous ai-je donc pas dit, quand vous êtes venu à la NRF, qu'il n'y avait aucune hésitation à ce sujet, et ne saviez-vous pas que je souhaite réunir ici toutes vos œuvres ?

Votre ami.

Mais dans cette courte missive c'est le post-scriptum qui en disait long :

Il faut que je vous téléphone au sujet de *Week-end à Zuydcoote* et du prix Goncourt. Peut-être pourrez vous m'aider. Je ne sais quels sont ceux des membres du jury avec lesquels vous avez des rapports très intimes. Mon concurrent d'en face fait une campagne acharnée et assez déplaisante contre la NRF. Moi je n'aime pas intervenir directement et d'ailleurs ce serait maladroit et peu efficace. Mais si comme moi vous aimez ce livre remarquable, sans doute pourriez-vous aider à mon succès. Mais tout ceci confidentiellement. Je vous téléphonerai à la fin de la semaine.

Bien affectueusement.

L'aventurier immobile

Le 5 décembre 1949 *Week-end à Zuydcoote*, le roman de Robert Merle, obtint le prix Goncourt par huit voix contre une à Louis Guilloux pour *Le Jeu de patience*, également paru chez Gallimard, qui a remporté le prix Théophraste-Renaudot. C'est le triomphe de Gaston et une sévère défaite pour le voisin d'en face, René Julliard, installé 30, rue de l'Université, qui avait obtenu trois prix Goncourt d'affilée⁵. Pierre Mac Orlan était heureux de voir les couleurs de sa maison d'édition flotter symboliquement au-dessus du restaurant Drouant où sa place était réservée à la table des Goncourt. Figurer parmi les auteurs choyés de Gaston Gallimard et devenir « l'un de ces magiciens qui, chaque année, au retour de décembre, font, du matin au soir, la fortune d'une joueuse et d'un talent »⁶ le rassurait.

Aujourd'hui, fier de sa réussite sociale, Mac Orlan est pourtant dans le même état d'esprit que lorsqu'il déclara à une journaliste littéraire de *Combat* : « Toute ma vie j'ai courbé la tête devant la peur de la faim. Une grosse somme d'argent me fait toujours une forte impression⁷. » Retourner à la misère de ses débuts sera une hantise permanente. Pour la combattre, il se fera auteur de romans et de chansons après avoir été, entre autres occupations avouables, dessinateur et peintre à la petite semaine. On ne lui enlèvera pas de la tête qu'il y a une morale de la faim. « Si quelqu'un vient me dire : "Mais non, je ne ferai jamais une chose pareille", je lui réponds : "Attendez de savoir ce que c'est que de coucher à la mauvaise étoile, les pieds dans la flotte et le ventre vide, et on en reparlera."⁸ » La satisfaction des besoins vitaux, comme respirer, boire et manger, a toujours été son credo. D'où son pessimisme souriant quand il parle de l'avenir de notre civilisation : « Dans cinquante ans, dit-il, nos petits-enfants préféreront les tortues électroniques. Moi, je serai toujours pour la tortue qui bouffe sa salade⁹. » Encore faut-il qu'elle soit mangeable. Vivre est une nécessité. Pour l'homme du xx^e siècle comme pour la tortue, c'est toujours la même salade !

Le fantôme de François Villon

« On a commencé dans la mouise, on finira dans la mouise. » Paraissant désenchanté de tout, Pierre Mac Orlan reprenait comme un leitmotiv ce que Maurice de Vlaminck lui avait dit sur un ton amer et agressif. Le peintre qui fut coureur cycliste, violoniste dans des orchestres tziganes, auteur de pamphlets et de romans licencieux, professant des idées anarchistes, ne pensait pas que son succès auprès du public était la condition suffisante pour effacer les années noires de ses débuts.

Mac Orlan a toujours connu cette peur de la misère qui refluit en lui comme une vieille rancœur. Jusqu'à la fin de sa vie, il donna l'impression de manquer d'argent au point d'apitoyer certains de ses amis. C'est ainsi que Bernard Clavel enregistra avec lui, quelques semaines avant sa disparition, une série d'entretiens radiophoniques afin que les droits d'auteur tombent dans l'escarcelle du romancier. « J'étais persuadé que le vieux Mac tirait le diable par la queue. En réalité, il avait un joli magot à la banque, que nous avons découvert après sa mort¹. »

Oh, c'était un malin, le bougre savait tromper son monde. Au physique, il fait penser à un personnage qui serait un curieux mélange de Rouletabille et de Phileas Fogg. Certes, il fut reporter et voyagea parfois témérairement, mais un gars de sa trempe n'avait pas grand-chose d'un héros qui aurait pu inspirer Gaston Leroux ou Jules Verne. Au lecteur de son

L'aventurier immobile

*Petit manuel du parfait aventurier** il se présente comme un aventurier passif dont le muscle moteur est l'imagination. C'est donc en tant qu'écrivain immobile, vissé à sa table de travail, que Pierre Mac Orlan s'engage dans l'action. En peignant d'étonnantes fresques où gentilshommes de fortune, enfants perdus, mauvais garçons, suppôts de Satan, prostituées bonnes filles et légionnaires se mêlent dans une sarabande d'images, il laisse à penser que sa propre expérience a suffi pour bâtir sa renommée de sorcier de la république des lettres. Nino Frank, journaliste de cinéma, écrivain, traducteur et scénariste, qui le connaissait mieux que personne, sait discerner à des signes apparemment insaisissables une vérité que Mac Orlan a voulu nous cacher.

« Par la fenêtre de son vaste cabinet de travail, on aperçoit les branches d'un arbre qui remuent, le sommet d'un char qui roule sur la route, mais le regard de mon compagnon est ailleurs : tout en tirant sur sa pipe, il fixe un point, toujours le même, sur le mur. Qu'y aperçoit-il ? Pierre Mac Orlan est l'auteur du *Quai des Brumes*, de *La Bandera*, d'autres romans qui ont inspiré des films. Pourtant, cet écrivain, dont l'œuvre est si riche en images mouvantes, n'a jamais éprouvé sérieusement le besoin de se frotter au monde du cinéma. Je me demande pourquoi, et je crois le comprendre. Ce regard fixé sur un mur me le révèle. Il "voit". Il voit autrement que l'œil noir de la caméra, et il n'a que faire d'un écran. Ce qu'il voit, le film que compose continuellement sa vision, est d'une tout autre sorte que ceux que l'on projette, figés et exsangues, sur un écran à deux dimensions. Ses images sont vraiment vivantes et mouvantes... Seul le mot sur le papier peut traduire cette animation pathétique². »

C'est créer une magie suggestive. Pour raconter les merveilles de l'aventure et nous livrer sa vision de la comédie humaine, Pierre Mac Orlan se contemple dans un miroir réfléchissant son malaise existentiel et son humour moqueur et tendre. Il évoque aussi cette fatalité bénéfique qui lui a épargné de s'engager autrement qu'en témoin dans le sou-

* La liste des principales œuvres de Mac Orlan figure en annexe 1, p. 263.

terrain où vivent les damnés. « Il s'en est fallu de peu », confesse-t-il parfois³. A-t-il vraiment échappé au pire des drames quand le fantôme de François Villon l'invitait à fréquenter les « Coquillards » d'une jeunesse marquée par la famine et la révolte d'antan ?

« L'esprit d'aventure, souligne Mac Orlan⁴, ne peut s'exprimer dans la langue de tout le monde. Il lui faut des moyens d'expression en rapport avec les imaginations d'élite qui tendent vers ses buts mystérieux. François Villon ne devint un aventurier intéressant qu'au jour où, affilié à la bande de la Coquille en qualité d'indicateur peu courageux, il jargonne le jobelin dans des poèmes infiniment émouvants (...). Ainsi les aventuriers de race possèdent leur langue brutale, directe et parfois précieuse. »

De toute évidence, il n'a jamais osé franchir le Rubicon, se contentant de rêver à ce mystère imaginé par Robert Louis Stevenson : l'étrange cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde. Mais après avoir réfléchi sur les conséquences possibles d'une double existence, aurait-il voulu se coucher dans la peau de Henry Jekyll et se réveiller dans le corps d'Edward Hyde ?

Dans la préface que lui demanda Marcel Duhamel, fondateur de la Série Noire, pour le roman d'Albert Simonin *Touchez pas au grisbi !*, Pierre Mac Orlan ne souffle mot sur ses mauvaises fréquentations de jadis et ne dit rien du comportement des professionnels du vol à main armée. « Une étrange lumière de lanterne sourde éclaire les images de ce livre, note-t-il. Elles s'animent dans un décor psychologique dont les éléments s'accordent bien avec les mots du langage de la pègre en 1952. L'emploi de cet argot coloré, mais qui n'utilise que rarement des mots secrets, donne à un fait divers de commissariat le droit d'entrer dans la littérature. »

En vrai cave, ce que devient l'affranchi de Simonin, il conclut par ces bonnes paroles : « Au moment où la corrida tend à perdre son rythme, le héros agit très humainement, par insinuation. Désormais, il sera le seul possesseur de l'argent, le grisbi, le trésor enclos dans toutes les îles au Grisbi. Pour finir, il sera honnête, d'abord par intérêt, puis par goût ; car les fortunes mal gagnées donnent le goût de l'honnêteté scrupuleuse. »